

# **PONT DE SALARS**

**le jeudi 29 juin 1944**

**Récit d'une journée peu  
ordinaire**

**par le Docteur Jean AMANS**

## LE JEUDI 29 JUIN 1944

Il est seize heures. Je termine mes consultations. Les villages de Canet, Prades, Reyret sont inscrits au programme de ma tournée médicale. Je m'équipe, j'enfourche ma moto et traverse le bourg. Le pont franchi, j'aborde la côte vers Millau.

Le temps est frais. Dans le ciel roulent de gros nuages. Parfois une éclaircie, découvrant un peu de ciel bleu, succède aux averses.

Le moteur tourne allègrement. Quand j'arrive au bout de la montée, une camionnette venant vers moi débouche du grand virage. C'est un véhicule de deux à trois tonnes environ. Sur le plateau à ridelles sont assis des soldats allemands : les fusils s'abaissent braqués vers moi. Je ne suis pas interpellé. le véhicule ne ralentit pas, moi non plus, et nous nous croisons en conservant notre vitesse de croisière.

La camionnette s'arrêtera à la gendarmerie. J'apprendrai plus tard qu'elle avait à son bord un mort : le commandant du détachement Feldwebel de la Feldgendarmerie, tué par les maquisards ...

Je poursuis ma route : la Maison Rouge, Prades-de-Salars. \_j'emprunte ensuite la nationale 111 pour aller à Reyret où m'attend la famille Julié-Fabre. Après la Combarelle, petite ferme isolée près de la route, s'amorce la descente : gaz coupés, j'aborde les mauvais virages avant d'arriver au chemin de Reyret.

Le virage négocié, devant moi, à trente mètres environ, deux hommes jeunes, le fusil sous le bras, marchent allègrement sur le bas-côté de la route se dirigeant vers Millau, on dirait des chasseurs.

Silencieux, j'arrive à leur hauteur. Surpris, un sursaut les retourne et l'un d'eux braque vers moi son fusil. L'arme est prestement relevée par son compagnon :

- "Ne tire pas, c'est le docteur Amans ! ", s'écrie-t-il.

C'était André, originaire de Salles-Curan, et les questions de pleuvoir  
« Qu'est-ce que vous faites là au bord de la grand route, sans couverture, sans précaution ? Si j'avais été un Allemand, je vous descendais tous les deux, vous n'auriez pas eu le temps de dire "ouf" »

- Nous venons de livrer combat », répond André.

- Il y a de la casse ?

- Chez nous un mort et un blessé.

- Et chez eux ?

- Au moins quatre morts.

- Vous en êtes sûrs ?

- Oui... du moins, on le croit "et il enchaîne, volubile :

« Nous sommes arrivés de Ségur hier soir, une trentaine, les musettes pleines de tabac réquisitionné, nous avons couché dans le foin à la Combarelle. Le matin, après le déjeuner, la mission est donnée par le chef : couper la ligne téléphonique aérienne Rodez-Montpellier, s'emparer du véhicule de dépannage qui sera envoyé pour réparer

mais surtout se procurer des armes et des munitions ; cet objectif atteint, décrocher le plus rapidement possible.

L'emplacement du barrage de la route est choisi en conséquence au milieu d'un virage. A droite, une pente très boisée monte jusqu'au bord du fossé : c'est l'endroit rêvé pour l'embuscade.

« Nous sommes une vingtaine à nous installer dans le fourré » poursuit André, « quelques pierres, de la terre, constituent un petit mur dans lequel sont ménagés des créneaux, des grenades sont posées sur l'herbe. La ligne téléphonique est coupée à 5 heures du matin. Le chef renouvelle les consignes et s'en va au ravitaillement. Les Allemands arriveront avant son retour, venant de Rodez, et non de Millau comme on les attendait, dans un véhicule réquisitionné pour l'occasion et conduit par son propriétaire (celui-ci se sauvera dès le début de l'affaire).

Des matériaux barrent la route, la voiture s'arrête. Coups de feu : le Feldwebel, chef du détachement, est tué dans la cabine, les Allemands sautent en voltige, s'aplatissent derrière le talus du fossé et réagissent violemment.

Du côté du maquis, un jeune Polonais monte sur la camionnette et ramène un fusil mitrailleur: il se fait tuer en voulant y retourner pour prendre des munitions. Un autre Polonais est blessé par un ricochet.

Pendant ce temps, André et l'Espagnol tirent quelques coups de feu puis décrochent. Leurs camarades sont déjà partis abandonnant les grenades et... une bonne provision de tabac qui fera le bonheur des fermiers des environs.

Six ou huit Allemands, bien retranchés dans le fossé assez profond à cet endroit, restent maîtres du terrain. Leurs armes automatiques arrosent copieusement les abords.

Voilà ce que me raconte la voix volubile d'André, encore sous le feu de l'action et déçu de n'avoir pas réussi. Il a d'ailleurs des paroles très amères sur la conduite de ses camarades qui, pris de panique, se sont envolés comme des moineaux.

Je m'enquiers du blessé : il est à Reyret. Nous allons le voir. À Reyret, Monsieur Fabre, capitaine de réserve de la guerre 14-18, a fait un pansement sommaire. Le Polonais présente une blessure de la face : par ricochet, une balle de mitrailleuse a pénétré sous l'orbite gauche et, après un trajet en séton, est allée se loger sous la peau au niveau du maxillaire inférieur. La balle sera extraite par un chirurgien de Saint-Affrique.

J'ai hâte de partir. La nonchalante inconscience des maquisards qui, dispersés dans la nature après le combat, commencent à rallier Reyret, m'inquiète. Avec Monsieur Fabre, nous insistons, nous les supplions même de quitter le village: ils sont à la merci d'une colonne de représailles. Surpris. ce serait -\_ l'incendie des maisons et la mort pour eux et tous les habitants.

Croyant être compris, j'enfourchai ma moto et repris le chemin de Pont-de-Salars ...

Il était vingt heures. J'avais à peine commencé mon repas. Mon fils aîné, âgé de neuf ans, faisait le curieux à la fenêtre :

« Papa ! Papa ! Il en passe des voitures !... Pleines d'Allemands ! Viens voir ! »

C'était vrai: mon cœur se serre: est-ce que le maquis a évacué Reyret ... ?

Des coups retentissent à ma porte qui s'ouvre violemment. Ma femme apparaît, le visage crispé :

« Ce sont les Allemands ! »

Dans le vestibule, je me heurte au lieutenant Boetger de la Gestapo qui hurle :

« Monsieur le Maire !... Monsieur le Maire !

- C'est moi, je suis le maire, le Burgmester. »

J'emploie ce mot à dessein car j'ai eu l'occasion de remarquer que ce titre avait toujours un certain prestige auprès de l'occupant. En effet, le ton baisse mais l'homme reste nerveux.

« Le village est encerclé par nos troupes ; il faut que dans vingt minutes tous les habitants soient rassemblés sur la place publique. Où est la place publique ?

- La place publique est à côté de l'église mais je ne puis, en vingt minutes, rassembler hommes, femmes, enfants, vieillards, malades ... !

- C'est un ordre ! Vous avez vingt minutes ! Au bout de vingt minutes on tirera sur toute personne circulant dans les rues. Vous n'avez qu'à prendre des hommes lestes et passer dans les maisons. Faites battre le tambour !

- Je n'ai pas de tambour, le tambour est crevé et, je vous le répète, il faut plus de vingt minutes pour faire sortir de chez eux les hommes, les femmes, les enfants, les malades. -

- Vingt minutes ! Vingt minutes ! " répète-t-il en hurlant,

- dans vingt minutes on tirera sur tous ceux qui ne seront pas sur la place publique ! ... »

L'orage gronde, il pleut à verse. Je vais chercher mon manteau de cuir, l'officier est sur mes talons.

« N'ayez pas peur, lui dis-je, je ne cherche pas à fuir » et il va m'attendre sur le pas de la porte. Quand j'arrive, quelques secondes après, il est figé au garde-à-vous saluant une voiture qui démarre.

« Colonel » me dit-il.

J'appelle les gendarmes, Louis Soulier le pharmacien, et nous allons dans chaque maison transmettre l'ordre de la Gestapo. Consigne est donnée d'obtempérer sur le champ et d'obéir sans faire aucun geste, à tout ordre quel qu'il soit.

J'ai perdu mes compagnons. Après la traversée du pont, je me heurte à un groupe de soldats qui fait refluer les habitants du quartier vers le centre du village. Je fais demi-tour et, les mains en l'air, escortés de mitraillettes, nous arrivons ainsi sur le foirail. De leur côté, les Allemands ont fait sortir les gens avec un peu plus de brutalité : à coups de pied dans le "derrière"...

Sur la place, je retrouve l'officier de la Gestapo. Nous sommes plus de trois cents, hommes, femmes, malades, vieillards, nourrissons enveloppés à la hâte dans des couvertures, entourés de soldats mitraillette au poing. Nous attendons debout, angoissés, immobiles sous l'averse. Notre nombre se grossit de nouvelles arrivées.

Tous les regards sont fixés sur le lieutenant Boetger. De haute taille, athlétique, très blond, visage crispé, beau type de guerrier viking, tels devaient être les Normands du IXème siècle, avides et cruels. semant sur nos rivages les ruines, le pillage, le meurtre et le viol. Comme ses yeux bleus sont durs ! Mais trêve de réflexions.

« Monsieur le Maire, faites ranger tout le monde sur deux rangs, le dos tourné vers les maisons. »

L'ordre est exécuté. L'officier s'est éloigné de quelques pas puis revient vers nous, rageur :

« Pas comme ça ! » hurle-t-il, « les femmes d'un côté et les hommes de l'autre ! »

Ce qui est fait.

« Monsieur le Maire, y a-t-il des juifs ?

- Non, il n'y a pas de Juifs ici »

À deux pas de moi se trouve un médecin israélite, sa femme et ses enfants sont un peu plus loin ... Je tremble pour eux. Ils sont hébergés à Pont-de-Salars à l'Hôtel des Voyageurs. Ils quitteront cette résidence dans les jours qui suivront. Que sont-ils devenus ? ...

L'Allemand passe en revue les personnes alignées.

« Que fait celui-ci ? » s'exclame-t-il en montrant du doigt un de mes voisins.

« C'est le préposé à la collecte des métaux non ferreux.

- Et celui-là ?

- Celui-là, c'est le secrétaire de mairie. »

J'essaie de le suivre mais je suis reconduit à ma place et gardé par un porteur de mitraillette.

Une douzaine de jeunes gens sont alors choisis parmi les hommes et vont constituer un groupe à part.

Il pleut. Un silence de mort pèse sur la foule ...

L'officier allemand recule de quelques pas et nous informe martelant les mots :

« J'ai à vous dire ceci : un sous-officier allemand a été tué par le maquis à 200 mètres du village. Si dans vingt minutes vous ne m'avez pas dit où était le maquis, le village de Pont-de-Salars sera brûlé ! ... » et il regarde sa montre.

Stupeur de la foule. Les gens ne sont pas au courant, le silence est plus profond que jamais.

Je m'avance dans l'espace restreint qui nous sépare de la rangée des mitraillettes et dis :

« Je demande à parler au colonel.

- Non ! C'est moi qui commande ! J'ai des ordres et je les exécute. »

- Soit. Je m'adresse donc à vous. Vous faites erreur : l'adjudant n'a pas été tué à 200 mètres de Pont-de-Salars mais à 8 kilomètres. Je le sais.

- Il n'a pas été tué à 200 mètres mais à 100 mètres !

- Je vous répète qu'il a été tué à 8 kilomètres, j'ai vu le lieu exact du combat. J'y suis passé cet après-midi au cours de ma tournée médicale. »

- Non ! J'ai des ordres et je les exécute ! »

L'Allemand me tourne le dos et s'éloigne. J'appelle alors le chef de brigade, car les gendarmes sont alignés avec nous :

« Venez, vous aurez peut-être plus de succès que moi », et je m'adresse à l'officier qui revient :

« Si vous ne voulez pas m'entendre, écoutez le chef de brigade qui a reçu la visite des Allemands au retour de l'engagement avec le maquis. »

Le chef de brigade explique ce qui s'est passé et se déclare prêt à indiquer sur la carte le point exact où l'adjudant a été tué.

Rien à faire, Boetger ne veut rien entendre. Il regarde sa montre-bracelet :

« Plus que cinq minutes » dit-il, « j'ai des ordres et je les exécute. »

Il s'éloigne. Je me retourne vers la foule avec un geste découragé :

« Il n'y a pas moyen de lui faire comprendre ! »

Il pleut toujours. Dans le crépuscule, le silence se fait de plus en plus lourd. Les Allemands ricanent sous le casque. Certains d'entre eux s'affairent autour d'un mortier

braqué sur le village. Une femme, réfugiée de Sète, au bord de la crise, perd le contrôle d'elle-même et s'écrie affolée :

« Habitants de Pont-de-Salars, vous savez bien où est le maquis, dites le, sinon on va nous fusiller ! »

Les derniers mots sont étouffés par la main de son mari qui lui ferme la bouche. Un soldat allemand tout proche regarde curieusement. À-t-il compris ? ...

Le canon d'une mitrailleuse entrebâille sa toile de tente individuelle qui ruisselle sous la pluie.

Je m'avance et m'adresse à Boetger

« Je suis le chef responsable de la commune, le burgmeister, je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais pas où est le maquis. Je me porte garant de l'innocence de tous mes administrés. Prenez moi comme otage, faites de moi ce que vous voudrez, mais ne mettez pas le feu au village.

- Non ! Plus que deux minutes !

- Vous allez commettre une action indigne d'un soldat

- Tous les hommes contre le mur de l'église ! Monsieur le maire faites exécuter ! »

Tous les hommes se rangent en silence contre le mur de l'église. La pluie redouble. Des femmes prient; seul le bruit de leurs voix trouble le silence. On les fait rentrer dans le garage Capoulade.

Les soldats ont allumé des torches : leurs flammes vacillent et dansent provoquant sur les visages et les choses d'effrayants jeux d'ombre et de lumière.

« Si nous partons vers Saint-Pierre » j'essaie de plaisanter, « c'est moi qui passerai le premier ! »

Nous pourrions presque toucher les mitraillettes des soldats tout proches. Dans le groupe des femmes on récite le chapelet. Une mitrailleuse est mise en batterie. La peur paralyse toutes les langues.

« Monsieur le maire, faites ouvrir la porte de l'église

- Pourquoi faire ? ...

- Pour y mettre les femmes et les enfants.

- Je n'ai pas la clé de l'église, elle est entre les mains du gardien qui habite à l'extrémité du village. Renvoyez les femmes et les enfants, je vous le demande au nom de la charité humaine. »

Un ordre guttural et deux soldats lancent des fusées éclairantes rouges et vertes.

« Alors, » m'écriai-je, « vous allez incendier les maisons sans faire une enquête, sans vous assurer qu'elles sont vides. Vous commettez une erreur et une injustice, un crime. Je me porte garant de l'innocence de mes administrés. personne ici ne sait où se trouve le maquis. »

Cinq minutes s'écoulent dans l'angoisse. On entend des coups de feu ...

Je sais ce qui s'est passé à Oradour. À côté de moi, se trouve le capitaine "Loison", officier en civil qui se cache sous ce faux nom et habite la maison Cransac (je crois qu'il servait de boîte aux lettres et assurait les liaisons de l'armée secrète).

« Qu'en pensez-vous ? » lui dis-je.

- Il faut s'attendre à tout. Tachez de gagner du temps, me répond-il.

À ma question concernant les fusées éclairantes.

« Non ! Engins lumineux » répond Boetger qui s'est rapproché.

Une sorte d'érucciation et des borborygmes sonores accompagnent sa réponse, son visage est moins crispé, sa voix moins dure, on dirait qu'il se détend... Il s'en va ...

« Ouf ! la crise est passée, je crois que nous irons coucher dans notre lit. » J'en fais part à mes voisins.

Il est encore impossible de bouger: les mitraillettes sont toujours là.  
Boetger s'en va vers le groupe de jeunes gardés à l'écart. Un tri est fait : cinq sont mis à part : Lamouroux, Angles, Benaben, Prat, Martinez. Ils n'ont pas vingt ans !...  
Je m'approche et demande des explications :  
« Cela ne vous regarde pas ! » me jette l'officier et je suis vivement remis à ma place.

Boetger appelle un gendarme ; ils montent tous les deux dans une voiture, celle-ci s'éloigne aussitôt.

La pluie tombe toujours. Les soldats allemands, casqués, protégés par leur toile de tente individuelle, mitraillette au poing, nous entourent. Des torches ont été allumées; leurs flammes dansent, vacillent, s'étirent dans la nuit : c'est lugubre.  
L'attente se prolonge pendant une heure environ. Un homme à côté de moi me souffle  
« J'ai mal au ventre! j'ai mal au ventre !  
- Recule-toi ! » et il va s'accroupir contre le mur. La peur a vraiment des effets curieux.

Soudain les faisceaux éblouissants de deux phares balaient la place, une auto s'arrête, Boetger en descend accompagné d'un gendarme. Il avance, se plante devant nous :  
« Vous avez cinq minutes pour rentrer chez vous. Dans cinq minutes on tirera sur toute personne qui se trouvera dans la rue ! ... Raus !... »  
Tout bruit cesse. En cinq minutes la place est vide...

En arrivant chez moi, je trouvai ma femme, mon fils aîné âgé de neuf ans et notre femme de ménage Noélie, à genoux, en larmes, disant le chapelet. Ma femme m'avait vu partir en compagnie du lieutenant hurlant des ordres comme un fou furieux. Décidée à nous suivre avec les enfants et la bonne, elle voulut aller chercher au premier étage notre fillette mais lorsqu'elle vit ce bébé, âgé de quelques mois, dormir si heureux, si tranquille dans son berceau, elle ne put s'empêcher de la contempler et perdit ainsi quelques secondes.

Ensuite, elle était sortie avec Noélie et les enfants pour venir nous rejoindre sur la place de l'église mais une patrouille interdisant toute circulation sur la voie publique les avait faits rentrer précipitamment. C'est alors qu'ils avaient entendu de nombreux coups de feu. Persuadés qu'on nous avait fusillés, tous les trois s'étaient mis en prière. Il est inutile de dépeindre la joie qu'ils eurent de me revoir...

Je n'allai pas me coucher comprenant bien que la nuit ne serait pas tranquille. En effet, au bout d'une heure environ, un gendarme vint me chercher. Dans le bureau du chef de brigade, spectacle inattendu, j'aperçus deux hommes assis chacun sur une chaise, les mains derrière le dos, entourés de plusieurs militaires allemands dont Boetger.

« Monsieur le maire, connaissez-vous ces hommes ? leur profession ? ...

- Celui-ci s'appelle Cavalié boucher-charcutier à Pont-de-Salars et celui-là, son nom est Cerné, chef de district du ravitaillement : il travaille pour vous. »

Un ordre guttural et les deux prisonniers sont libérés de leurs liens.

Voici ce qui s'était passé: à leur arrivée, les Allemands avaient coupé le téléphone, établi un cordon de troupe autour du village, barrant les routes, empêchant les gens de sortir, contrôlant les arrivants. Tout ce qui bougeait ou leur paraissait suspect était soumis au feu des armes automatiques et nous percevions le bruit des rafales se répercutant dans la vallée.

Dans le courant de l'après-midi, Cerné et Cavalié étaient allés reconnaître du bétail dans quelques fermes. Rentrant à moto par la route du Vibal, ils s'étaient heurtés, dans la nuit tombante, à une patrouille qui les avait manqués. Ils n'avaient eu que le temps de se jeter à plat ventre dans le fossé. Arrêtés, ils avaient été conduits à la gendarmerie, les mains attachés derrière le dos avec leur ceinture. On m'avait appelé pour confirmer leur identité.

Je rentrai chez moi. Ce n'était pas fini : une heure du matin, une estafette est à ma porte. « Monsieur le maire, j'ai ordre de vous conduire au colonel. » Celui-ci m'attendait au café Bernat. Très correct, il m'informe des décisions prises : réquisition de l'école publique où sera logée une formation militaire chargée du contrôle de la 111, interdiction de sortir après 21 heures sans autorisation spéciale réservée au médecin et au service de sécurité, obligation pour tout le monde d'être muni de sa carte d'identité. Nous étions en état de siège. Je pris acte de ces décisions. On me donne congé mais avant de partir, je demandais la libération des otages, faisant ressortir leur innocence et l'angoisse de leurs parents. Malgré mon insistance, je ne pus rien obtenir. « Rassurez leurs familles, » répondit le colonel, « il, ne leur sera fait aucun mal: ils seront bien traités. »

C'est à ce moment-là que la colonne allemande quitta Pont-de-Salars, se dirigea sous les ordres de Boetger vers la baraque de Reyret, à la recherche des maquisards. Buscastels dépassé, elle s'arrête à la Combarelle, petite ferme exploitée par Gamel. À proximité de la route se trouve un seul corps de bâtiments comprenant la maison d'habitation, les étables et une petite grange. Dans le foin, des traces et certains objets abandonnés indiquent que des hommes ont séjourné ici... Il est plus de 21 heures. Les Gamel viennent de souper, Ils s'apprêtent à aller se coucher. Le père a passé la journée à travailler hors de chez lui. Il est mis , par sa femme, au courant des événements. « Nous ferions bien , s'écrie-t-il, d'aller passer la nuit ailleurs qu'ici »

C'est alors que, lui coupant presque la parole, la porte s'ouvre violemment poussée par des soldats allemands. Gamel est roué de coups, les mains garrottées, il est expulsé brutalement, suivi de sa femme et de sa fille âgée de neuf ans qui sortent les mains en l'air. Tous les trois vont rester dans cette position, debout contre le mur extérieur pendant une heure environ, jusqu'à ce que la maison ait été fouillée et pillée. Ils emportent tout le contenu des armoires : linge, bibelots. conserves, lard, jambon,... Les Allemands emmènent avec eux une vache et un cochon et. en partant, mettent le feu à la grange où les maquisards ont passé la nuit.

Gamel sera conduit sous bonne escorte à Pont-de-Salars où il s'attend à être fusillé. Le pont sur la rivière est franchi, le véhicule s'arrête, tous descendent. Abreuvé de coups, le prisonnier s'adosse au mur d'une maison, puis se laisse glisser jusqu'à terre. Assis sur le trottoir, il s'attend à être remis brutalement sur ses jambes et sombre, inconscient, dans une sorte de demi-sommeil. Combien de temps est-il resté ainsi ? Impossible de le dire. La nuit est toujours aussi sombre :il a l'impression d'être seul. On ne perçoit aucun bruit : l'aurait-on oublié ? ... Il se lève doucement, repère le caniveau, le suit avec précaution et arrive ainsi, sans trop tâtonner, jusqu'au Vieur. Il passe sous le pont, traverse la rivière à gué, arrive au Rials, contourne la maison Julié et se trouve là, au bord de la 111, contre le mur de



soutènement de la route. La pluie a cessé. La nuit est un peu moins obscure. Arrêt de cinq minutes, le temps de respirer, d'écouter : à part le bruit de la rivière le silence est absolu. La route nationale franchie, notre homme s'engage dans le chemin du Puech-Ventoux. De là, il part à Buscaylet où il achèvera sa nuit et, ensuite, il arrivera à la Combarelle dans la matinée.

Après avoir pillé la maison Gamel, les Allemands quittèrent la Combarelle et poursuivirent leur route...

Ils arrivèrent ensuite à la baraque de Reyret où avait été dressée l'embuscade. Là vivait un vieux garçon nommé Verdier et une servante assez âgée. Réveillés par des coups violents frappés à leur porte, ils subirent un interrogatoire un peu brutal : Verdier notamment, maintenu rudement au sol, ne fut libéré qu'après une fouille minutieuse de la maison, heureusement sans résultat. N'ayant pas trouvé d'armes ni obtenu de renseignements, les Allemands les abandonnèrent et reprirent la route.

En passant, ils s'engagèrent dans le chemin de Reyret. Sans doute rien ne leur parut suspect ou bien redoutèrent-ils un guet-apens tendu sur cette route obscure qui s'enfonçait dans le grand bois. En tout cas, ils firent rapidement demi-tour et se dirigèrent vers Ségur ...

Dès l'entrée du village de Ségur, un " Halt ! " guttural retentit, la colonne s'arrêta pile. À l'étage de la première maison, quelque chose d'insolite se passe : les fenêtres sont éclairées, des bruits de voix, de pas, des gémissements même sont perçus, la porte entr'ouverte est brusquement refermée. Boetger se précipite, suivi d'un sous-officier, l'escalier est gravi quatre à quatre. Sur le palier, la porte de la grande chambre s'est ouverte. On n'entend plus de gémissements mais les cris d'un gros garçon, déjà contestataire, qui vient de faire son entrée dans ce monde. Boetger s'arrête, interdit, salue car il est correct, et s'en va : ce n'était pas le maquis ...

Dans la maison des sœurs, de l'autre côté de la rue, brillait une faible lueur. Les Allemands allèrent vérifier: ce n'était que la petite veilleuse dont la flamme vacillante tremblotait dans l'ombre de la chapelle ...

Après avoir mené grand bruit, la troupe partit, traversa Arques, arriva au Vibal dont elle fit le tour. Les habitants, réveillés dans leur premier sommeil, ne bougèrent pas et, prudemment, se pelotonnèrent sous leurs couvertures. Seul le curé, Boscus s'était levé et était allé, le presbytère communiquant avec l'église, regarder par le trou de la serrure ce qui se passait dans la rue. Il croyait que c'était le maquis mais il reconnut les Allemands et alla tout de suite se coucher. Aucune lumière n'apparut et, bientôt, le bruit des moteurs pétaradants, s'atténuant peu à peu, se perdit dans la nuit : les envahisseurs regagnaient Rodez.

Le lendemain matin, Ségur était en émoi. Un habitant des environs avait trouvé sur la route venant de Montel-Cance des objets familiers : bibelots, souvenirs,... et surtout des photographies de la famille Gamel de la Combarelle, bien reconnaissables dans leurs cadres, gisant dans une énorme flaque de sang. De là à conclure à un assassinat, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi. On courut aux renseignements et tout s'expliqua : les Allemands avaient égorgé, sur le bord de la route, le cochon volé (la vache avait été tuée à proximité de la nationale 111) et s'étaient débarrassés des menus accessoires emportés en même temps qui, pour eux, n'étaient d'aucun intérêt...

# ÉPILOGUE

## Vendredi 30 juin 1944

Nuit très courte : à huit heures trente, j'entrai dans le bureau du chef de service des relations franco-allemandes. Stupéfait, il s'exclame :

« Le maire de Pont-de-Salars ? ... Vous n'êtes pas mort »

Il en avait le souffle coupé. Son étonnement s'explique aisément : la veille, il avait été averti, tard dans l'après-midi, de la mort du Feldwebel et ensuite du départ dans l'après-midi d'une colonne de reprisés ayant pour mission d'incendier les villages de Pont-de-Salars et de Prades de Salars. Depuis, toutes les communications avaient été coupées, il n'avait aucun renseignement et comme l'ordre des reprisés avait été donné par la Gestapo de Montpellier à la Gestapo de Rodez pour exécution, on devait s'attendre au pire. Le massacre d'Oradour était tout récent : il datait du 10 juin.

Je lui fis un compte-rendu des événements. Mais J'étais venu surtout pour m'occuper des otages.

« Il faut » me dit-il, « vous adresser à la Gestapo au numéro 23 de la rue Grandet . »

Je m'y rendis. En passant, je m'arrêtai chez mon beau-frère, Bonnefis, pharmacien à Rodez. Lui aussi nous croyait tous morts et se préparait à venir à Pont-de-Salars pour nous rendre les derniers devoirs. La nouvelle de la destruction du village et de ses habitants s'était répandue dans la ville comme une traînée de poudre.

Rue Grandet. Je fus reçu par le lieutenant Boetger en personne, tout sucré et tout miel :

« Nous n'avons plus les otages », me dit-il, « ils ont été remis au service du travail obligatoire au collège Monteil : c'est là qu'il faut aller. »

Le chef de ce service était un civil se disant industriel, parlant un Français impeccable. Il m'informa de façon très courtoise que ces jeunes gens allaient partir pour l'Allemagne où ils seraient bien traités. Je demandais à les voir.

« Impossible ! », me fut-il répondu, « leurs parents seront prévenus. »

Je sus plus tard qu'ils avaient été incarcérés dans la prison de Rodez d'où ils partirent, fin juillet, pour l'Allemagne. Durant toute leur captivité, ils furent traités correctement. Seuls les quelques jours à Rodez, au régime des condamnés de droit commun, leur avaient laissé un très mauvais souvenir.

On imagine avec effroi que, quelques jours après leur départ, c'était le massacre de Sainte-Radegonde ...

**Jean AMANS**